

OPÉRA ■ Création de « Cecilia »

La passion cubaine de Charles Chaynes

MONTE-CARLO

De notre envoyé spécial

On oublie souvent que le Casino de Monte-Carlo abrite en son sein un opéra de 500 places, aussi appelé le petit Garnier (il est dû au talent de l'architecte de l'Opéra de Paris). Il assurait le 19 mai dernier, la création de « Cecilia » de Charles Chaynes, sa 82^e depuis son inauguration. Un spectacle coproduit avec l'Opéra de Wallonie que l'on reverra à Liège en février prochain (1).

Personnage très officiel, Charles Chaynes est un homme de fidélité. Sa musique sans concession relève de l'atonalisme des années 60. La surprise de cette partition terminée il y a bientôt deux ans est toutefois de trouver ses racines dans les impulsions fauves des rythmes afro-cubains et ceci bien avant qu'ils ne reviennent au cœur de l'actualité avec le film « Buena Vista Social Club ». Un exemple de plus de l'éternelle capacité des artistes à sentir en parallèle et sans même se connaître des impulsions nouvelles. « Erzsebeth », la sanguinaire comtesse des Carpathes, « Noces de Sang » d'après Garcia Lorca, « Jocaste » et la saga des Atrides : Chaynes aime les femmes ardentes et relie volontiers leur histoire au tempérament bouillant et cruel des pays du Sud.

Quittant sa Méditerranée, il débarque cette fois dans le Cuba qui suit la période coloniale. Don Gamboa s'est enrichi dans le commerce des esclaves. Il n'a pas oublié qu'il a eu une passion pour une esclave dont il a eu un enfant, Cecilia. Sa colère cache mal son désarroi quand il découvre que l'aventure se renouvelle la génération suivante avec son fils tombé amoureux fou de Cecilia : il fera tout pour éloigner Leonardo de sa demi-sœur dont il ignore l'origine.

Follement amoureuse, Cecilia pardonne tout à son amant, ses escapades avec Ana, la fille de riches planteurs. Pourchassée par la police à qui Don Gamboa l'a dénoncée comme prostituée, elle se réfugie auprès d'un vieil

ami, l'amoureux secret, Pimienta. Elle charge ce dernier de tuer sa rivale : il assassine le sien, Leonardo. Cecilia sombre dans la folie. Roman-photo ou drame exotique, le récit tient par la rigueur du livret et la vigueur de la musique. L'exigence de cette dernière est tempérée par les interventions scéniques d'une récitante (l'excellente Martha Keller) qui n'a pas son pareil pour réintroduire des instants de simplicité complice au cœur du drame le plus noir.

UNE PRODUCTION TORRIDE

Ce spectacle exigeant puise sa force dans la conviction de chacun de ses protagonistes. On voudrait les récupérer comme on appelle les musiciens d'un orchestre de jazz. Au livret, l'écrivain cubain, Eduardo Mamei, l'auteur des « *Monnes* » et de la « *Rhapsodie cubaine* », n'a pas son pareil pour dégager des montagnes de passion derrière une prose toujours élégante. Au pupitre, notre compatriote Patrick Davin est d'une efficacité percutante à la tête de l'orchestre de Monte-Carlo.

A la mise en scène, l'Argentin Jorge Lavelli redécouvre les atmosphères troubles et chaudes qu'il prise tant. Ils les resserre dans le huis-clos d'un décor quasi carcéral (de superbes parois ruisselantes de soleil et de sueur dues au talent d'Agostino Pace et réalisées dans les ateliers liégeois de l'ORW) mais clôt l'action sur un très pur moment de rêve.

Il est en cela aidé par la soprano Harolyn Blackwell dont la vision féline et tendue réconcilie passion et tendresse. A ses côtés, on salue le Don Gamboa hiératique d'Alain Fondary, le Leonardo ardent mais trouble de Jean-Marc Salzmann et le Pimienta déchirant de David Lee Brewer. Des partenaires qui savent se fondre dans un esprit d'équipe qui vaut à ce spectacle aride une fascination étrange.

SERGE MARTIN

(1) Reprise à l'ORW, du 16 au 24 février 2001.